

Oswald Spengler et Gabrielle Roy: quelques pistes de lecture

par

Stephan Hardy
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

S'agissant de la contribution intellectuelle de Gabrielle Roy, la critique s'en tient invariablement à une description modeste, à l'image peut-être de l'écrivain: façonnée par un vécu de francophone minoritaire et d'enseignante en milieu multiculturel, sa pensée s'inscrirait simplement dans la bonne tradition humaniste. Cet article part de l'hypothèse selon laquelle l'œuvre de Roy mérite une réflexion plus poussée sur sa portée philosophique. Or, en présentant quelques points de ressemblance entre *Le déclin de l'Occident* du philosophe allemand Oswald Spengler et l'œuvre de la romancière manitobaine, il ne s'agit nullement de prouver que l'un soit l'inspiration directe de l'autre. Montrer que les deux œuvres ont en partage au moins trois notions fondamentales: le relativisme culturel, une conception non linéaire de l'histoire et du temps ainsi qu'une acceptation de la mort comme terme absolu à la vie, c'est un prétexte pour lancer une discussion sur le programme proprement philosophique de Gabrielle Roy.

ABSTRACT

When it comes to describing the intellectual contribution of Gabrielle Roy, critics err on the side of modesty, perhaps in deference to an oft-remarked attribute of the writer: molded by an upbringing in a French-speaking minority and many years of teaching in a multicultural setting, Roy's thought, for many readers, has been seen to consist of nothing more than traditional humanism. This article contends that Gabrielle Roy's works deserve to be examined on their philosophical merits. However, describing similarities

between *The Decline of the West* by the German philosopher Oswald Spengler and Roy's writings is not in any way an attempt to prove that Spengler represented a direct influence on Roy. By showing the two shared at least three fundamental notions: cultural relativism, a non linear conception of history and time, and the acceptance of death as an absolute, we hope to stimulate a discussion of Gabrielle Roy's philosophical position.

Il est impossible de savoir si Gabrielle Roy a lu l'œuvre maîtresse d'Oswald Spengler *Der Untergang des Abendlandes* [*Le déclin de l'Occident*]. Paru en 1918, cet ouvrage de philosophie fit fureur immédiatement¹, non seulement dans le monde germanophone, mais partout en Europe. Sa version anglaise fut publiée en 1926, à New York, au moment même où la jeune Gabrielle Roy terminait ses études à l'Académie Saint-Joseph, à Saint-Boniface. Mais plus qu'une simple coïncidence temporelle entre l'écriture du *Déclin de l'Occident* et l'éveil intellectuel de la romancière, il y a plusieurs indices qui appuient notre hypothèse selon laquelle la philosophie spenglerienne ait pu façonner, au moins partiellement, l'univers de Roy. Ainsi, nous proposons – sans prétendre à l'analyse exhaustive que cette question mériterait – de présenter quelques points de ressemblance entre deux œuvres, il est vrai, fort différentes.

N'a-t-on pas déjà saisi entièrement la contribution intellectuelle et littéraire de Gabrielle Roy? Les difficultés que son œuvre oppose à l'interprétation sont pourtant nombreuses. D'abord, la romancière ne s'est jamais déclarée partisane ou héritière de quelque école littéraire ou philosophique que ce soit. D'ailleurs, à la différence de bien des écrivains, cinéastes et artistes contemporains, elle semble avoir évité de truffer ses textes de jargon théorique, c'est-à-dire d'exposer l'évidence d'un niveau (supérieur) de lecture qui contiendrait sa véritable vision.

Or, le lecteur qui se réfère – très naturellement – aux renseignements d'ordre biographique ou historique afin de savoir, par exemple, l'inspiration ou le «sens profond» de *Ces enfants de ma vie* (Roy, 1993c), se heurte à un différent obstacle. Il y trouve d'abord satisfaction: ancienne «maîtresse d'école» au Manitoba et, de surcroît, ressortissante de la minorité

francophone de cette province, Roy sera amenée à écrire sur ce milieu et sur d'autres, encore plus dépossédés, qui lui ressemblaient.

[...] je savais que le talent, s'il m'était donné, ce serait pour le mettre au service des silencieux, de ceux qui ne parlent pas... ou si peu. C'était là ma voie [...]
 [...] Parfois j'imagine que nous étions comme des gens de Tchekhov [...] cherchant une issue à nos vies délaissées en des vies encore plus délaissées [...] (Roy, 1980, p. 124)

Le lecteur lira peut-être aussi sur la foi catholique – l'amour de son prochain – qui l'aurait orientée dès son enfance dans le même sens. Enfin les textes journalistiques de la romancière, contenus dans *Fragiles lumières de la terre* (Roy, 1996), lui paraissent d'une utilité infinie; non seulement parce qu'ils reprennent le sujet de prédilection de la romancière, mais puisque «objectifs», ils s'offrent comme confirmation de la réalité qui sous-tend presque invariablement les écrits fictionnels de Roy².

Mais le lecteur est vite déçu de découvrir que le monde imaginaire de Gabrielle Roy, dans son ensemble, ne se distingue guère de son monde réel. Comment donc «lire» un roman historique qui n'appartient pas définitivement à la catégorie des choses imaginées? D'autre part, si l'on pense à *La détresse et l'enchantement* (Roy, 1984), comment «lire» une autobiographie qui s'affiche si obstinément comme œuvre de fiction³: dialogues, songes, absence de dates précises? En un mot, que faire d'un écrivain qui fait fi à ce point des catégories d'écriture historique pourtant universelles: celle du vrai et celle du vraisemblable? Il nous semble que l'interprétation de l'ensemble des œuvres de Gabrielle Roy tient à ce fil ontologique.

Or, c'est la pensée d'un autre «maître d'école»⁴, Oswald Spengler (1880-1936), qui éclaire d'une manière étonnante cette ambiguïté. Entre autres, le philosophe allemand maintient justement que les catégories d'écriture historique – même les notions de passé et d'avenir – ne sont nullement universelles: la culture gréco-romaine «possessed no *memory*», dit-il, et existait dans un «pure present» qui «fills [...] life with an intensity that to us is perfectly unknown» (Spengler, 1957, p. 9)⁵. Pour Spengler, si nous faisons le récit de quelque

événement et prétendons, fort de ce récit, que ledit événement ait véritablement eu lieu, c'est que nous sommes tout simplement de culture occidentale; autrement dit, l'histoire dite objective – ainsi que d'autres abstractions tels le vrai, le vraisemblable, la fiction, l'avenir, le temps, l'identité – serait un concept propre à notre civilisation. De même, on pourrait dire que, si Gabrielle Roy ne s'est jamais donné la peine de bien distinguer les catégories du vrai et du vraisemblable, celles du réel et de l'imaginaire ou celles du passé et de l'avenir, c'est peut-être simplement qu'elle n'y voyait, comme les Anciens, aucune distinction à faire.

Quels rapprochements peut-on faire entre la pensée de Spengler et celle de Gabrielle Roy?

Dans un premier temps, on verra à quel point Spengler et Roy ont en partage l'idée du *relativisme culturel*. Ensuite, il sera question de la *conception de l'histoire et du temps* qui, quoique subtile chez Roy, fait écho au traitement rigoureux que lui accorde *Le déclin de l'Occident*. On abordera l'évidence chez l'un et l'autre d'une *acceptation de la mort comme terme absolu à la vie*.

LE RELATIVISME CULTUREL

Fraternalisme, universalisme, multiculturalisme, voilà quelques-uns des termes par lesquels, souvent, on tente de rendre compte des deux constantes dans l'œuvre de Gabrielle Roy: la condition de ses protagonistes qui proviennent de milieux défavorisés et la compassion très «humaine» avec laquelle ses narratrices parlent d'eux, c'est-à-dire comme ayant autant de bonnes qualités que de mauvaises. Cette prédilection pour le sort des mal-aimés, des laissés-pour-compte, des marginaux, on la retrouve chez la romancière depuis les habitants de Saint-Henri dans *Bonheur d'occasion* (Roy, 1993d) jusqu'au fermier huttérite dans *Ély! Ély! Ély!* (Roy, 1988), en passant par la jeune Christine, francophone minoritaire, de *Rue Deschambault* (Roy, 1993a). Or, sans nier l'utilité des termes cités plus hauts⁶, il nous semble qu'il faudrait simplement en rajouter un qui les englobe tous: Gabrielle Roy, comme Oswald Spengler, croit au relativisme culturel. En d'autres mots, ils ne considèrent comme supérieur aucune race, aucune culture ou aucun peuple.

En effet, la philosophie de Spengler prévoit une égalité absolue entre ce qu'il appelle les diverses «cultures» de l'humanité (Spengler, 1940, p, 116). Chinoise, indienne, classique ou occidentale, chaque culture jaillit d'une région particulière et possède, entre autres, ses propres langues, dieux et vérités. «There is not *one* sculpture, *one* painting, *one* mathematics, *one* physics, but many, each in its deepest essence different from the others, each limited in duration [...] just as each species of plant has its peculiar blossom or fruit» (Spengler, 1957, p. 21)⁷. On retrouve le même sens d'égalité dans le traitement que Gabrielle Roy réserve aux «cultures» dont elle choisit de faire le récit; tout en décrivant dans les moindres détails l'exotisme des mœurs ukrainiennes, mennonites, écossaises ou juives, la romancière ne donne jamais l'impression que les traits d'un groupe priment sur ceux des autres. Même les siens, représentés le mieux par les Tousignant de *La Petite Poule d'Eau* (Roy, 1993b), n'ont de place privilégiée⁸.

Et ainsi, mon paradis terrestre de la petite Poule-d'Eau tout aussitôt créé, je le peuplai d'enfants; après cela, je fus bien forcée d'y édifier une petite école.

Ou plutôt, je laissai faire les Tousignant. Des maîtres vinrent les instruire qui ne furent pas parfaits; ils étaient humains, ils avaient leurs défauts. Et même, si l'on veut bien y faire attention, apparaissent, à travers ce récit, des éléments de discordé latents tout mêlés pourtant à la bonne volonté humaine (Roy, 1996, p. 210).

Mais elle va plus loin: elle ose faire remarquer dans *Fragiles lumières de la terre* «l'accent» particulier des Gaspésiens (Roy, 1996, p. 94); ou encore, dans l'article «Petite Ukraine» contenu dans le même recueil, on retrouve la phrase (encore de nos jours) scandaleuse: «On pourrait encore les comparer à nous du Canada français» (Roy, 1996, p. 76).

Or, chez Spengler, le relativisme culturel recouvre tout ce qui fait la spécificité d'un groupe humain. La définition du philosophe dépasse donc largement les traits physiques ou les traditions culinaires d'une culture en particulier. Surtout, elle comprend ce qu'il a appelé l'«âme» d'une culture. L'âme, c'est la façon très unique dont un regroupement humain fait face aux deux grandes énigmes de l'existence: l'origine de la vie et son terme final, la mort (Spengler, 1957, p. 166). Pour lui,

l'âme serait en quelque sorte l'explication que chaque culture aurait inventée afin de résoudre, voire repousser ou camoufler, le double mystère de la vie et de la mort. Elle est donc non seulement sacrée – comme dans le cas où Dieu ou des dieux règnent sur ces mystères – mais l'aboutissement de toutes les chaînes symboliques propres à une culture (Spengler, 1957, p. 169); bref, elle est «sa» Vérité.

Dans le passage suivant, Gabrielle Roy s'aventure au delà des habitudes, de la langue et des mœurs, c'est-à-dire au delà de ce qu'il fallait pour la rédaction d'un texte journalistique. Voici comment elle révèle, à travers une jeune femme, l'âme de la «culture» huttérite:

Tout le monde sait bien qu'il y a partout le bon grain et l'ivraie.

Et elle me cita tout un passage de la Bible, les yeux levés sur les avoines droites.

[...]

– Tu es donc bien sûre, lui demandai-je, d'être dans la vérité? Il y a des gens qui ont parcouru le monde, qui ont lu des montagnes de livres, et qui ne sont pas encore assurés de l'avoir en partage.

Elle arracha une tige d'un coup sec et agacé. Elle dit vivement:

– Ce sont des fous. Moi, je vois la vérité.

J'avais l'impression d'entendre sainte Jeanne répondre au Grand Inquisiteur (Roy, 1996, p. 21-22).

Dans ce passage, Roy cerne délicatement l'âme des Huttérites (l'explication aux énigmes est celle fondée sur une interprétation littérale de la Bible), montre la contradiction inhérente à tenir quoi que ce soit comme vérité absolue («il y a partout le bon grain et l'ivraie». «Moi, je vois la vérité») et, qui plus est, indique qu'un processus semblable se produit dans une «culture» que la majorité de ses lecteurs estiment sans doute supérieure: la française.

Spengler ne choisit pas au hasard pour décrire la spécificité de chaque culture humaine, l'analogie «organique» voulant que chaque espèce de plante porte une fleur ou un fruit qui lui est propre. En fait, son système est fondé entièrement sur ce rapprochement explicite entre l'existence humaine et celle des autres espèces de la Terre. Northrop Frye résume ainsi l'étendue de l'analogie «organique» de Spengler:

Everything that is alive shows an organic rhythm, moving through stages of birth, growth, maturity, decline and eventual death. If this happens to all individual men without exception, there is surely no inherent improbability in supposing that the same organic rhythm extends to larger human units of life (Frye, 1976, p. 180)⁹.

Étant une chose vivante, chaque «culture» suivrait elle aussi ce rythme de croissance et de déclin. En effet, on a du mal à réfuter cette analogie qui ne fait que reconnaître l'inévitable fin que connaît toute vie animale, végétale ou humaine; c'est un peu à cause de cela que Spengler l'a placée au cœur de sa conception de l'histoire et du temps.

UNE CONCEPTION DE L'HISTOIRE ET DU TEMPS

On comprend mieux la pensée historique de Spengler en regardant de près la conception de l'histoire et du temps à laquelle Spengler oppose sa vision «organique». Cette pensée, c'est celle qui est répandue dans le monde occidental et que l'on pourrait appeler «linéaire». L'histoire linéaire se conçoit comme une série d'événements (batailles, naissances de grands personnages, découvertes) placée sur une seule ligne droite. Le sens de l'histoire linéaire dépend justement de sa *chronologie*, de cette logique qui veut qu'un événement succède naturellement à un autre. L'histoire linéaire se reconnaît également à son début arbitraire: tandis que l'origine de l'espèce humaine date de milliers d'années, pourquoi choisir la naissance de Jésus-Christ, par exemple, comme l'an 1? D'ailleurs, pourquoi devrait-on numéroter les années? Enfin, l'histoire linéaire se conçoit comme une progression inexorable, un avancement des connaissances et des technologies, qui, curieusement, n'a pas de terme; malgré notre connaissance du sort des civilisations égyptienne, romaine ou ottomane, l'histoire occidentale se projette dans un avenir infini.

Pour Spengler, l'une des grandes faiblesses de l'histoire linéaire, c'est qu'elle ne peut être que subjective: l'origine de cette subjectivité est l'impossibilité de tenir compte de *tous les événements*, d'avoir à choisir entre l'un ou l'autre fait afin d'établir une relation plausible de cause à effet. L'histoire linéaire, dit-il, «can only be kept up by shutting one's eyes to

the overwhelming multitude of the facts» (Spengler, 1957, p. 21)¹⁰. Pour sa part, le philosophe compare l'existence des «cultures» humaines à celle d'un chêne: on ne penserait jamais voir un passé, un présent ou un avenir dans la croissance d'un chêne; jamais on ne dirait: «that it is at this moment, now, about to start on its true and proper course» (Spengler, 1957, p. 21)¹¹. Comme un chêne, «Mankind [...] has no aim, no idea, no plan, anymore than the family of butterflies or orchids. "Mankind" is a zoological expression or an empty word» (Spengler, 1957, p. 21)¹². Si donc un historien s'ingénie à voir dans «la multitude des faits» un but, une idée ou un plan – c'est-à-dire un *sens* –, c'est qu'il est doué d'une imagination exceptionnellement vive.

L'évidence que Gabrielle Roy rejette la conception de l'histoire occidentale se trouve un peu partout dans son œuvre. On détecte parfois une confusion, voulue, au sujet du cadre temporel dans lequel une scène se déroule: «Étais-je allée vers le passé ou l'avenir des Juifs?» (Roy, 1996, p. 61). Il y a aussi l'absence marquée, surtout dans ses romans «historiques» sur le Manitoba, de grands faits ou personnages. Alors qu'elle aurait pu en choisir d'autres, les personnages dépossédés de Roy n'occupent, n'occuperont sans doute jamais de place dans la série de l'histoire linéaire; les gestes qu'ils posent subissent le même sort.

On observe chez la romancière une autre absence: la foi au progrès.

Vous savez combien il se joue de nous, cet horizon du Manitoba. Que de fois, enfant, je me suis mise en route pour l'atteindre! On croit toujours que l'on est à la veille d'y arriver, et c'est pour s'apercevoir qu'il s'est déplacé légèrement, qu'il a de nouveau pris un peu de distance. C'est un grand panneau indicateur, au fond, de la vie, qu'une main invisible s'amuse à sans cesse reporter plus loin. Avec l'âge, nous vient peu à peu du découragement et l'idée qu'il y a là une ruse suprême pour nous tirer en avant et que jamais nous n'atteindrons l'horizon parfait dans sa courbe. Mais il nous vient aussi parfois le sentiment que d'autres après nous tenteront la même folle entreprise [...] (Roy, 1996, p. 166-167)

Tandis que l'histoire linéaire place le lecteur au sommet des connaissances de l'espèce humaine, l'histoire spenglerienne ne

fait que reconnaître qu'une culture atteint, par exemple, sa «maturité», l'idée de progrès étant strictement relative à son développement organique.

À la différence de bien des personnages du roman historique, les immigrés de Roy – nous pensons particulièrement à *Ces enfants de ma vie* – ne se transforment pas en héros digne de l'histoire linéaire. L'évolution qu'ils subissent – apprendre à connaître autrui, vaincre la peur de s'affirmer ou d'assumer une identité, bref devenir bon humaniste – est certes l'un des attraits de l'œuvre de Roy. Toutefois, contrairement à la vie de Louis Riel ou à la loi scolaire de 1916¹³, le fait qu'un petit immigrant slave au Manitoba parvient à dépasser ses camarades de classe ne constitue pas un tournant dans l'histoire de la province, ni une contribution au savoir occidental. Si donc Roy privilégie une jeune Huttérite dans *Fragiles lumières de la terre*, pour reprendre un exemple cité plus haut, ce n'est pas pour insister sur l'importance de celle-ci (ou du groupe qu'elle représente) dans l'évolution de l'espèce humaine. À notre avis, la romancière ne cherche par là qu'à illustrer le stade de croissance de cette collectivité humaine: «Barbara, c'était le printemps de son peuple» (Roy, 1996, p. 21). L'écriture de Roy ne semble pas avoir comme but de «placer» ses personnages dans l'histoire occidentale, mais plutôt de savoir où ils se plaçaient eux-mêmes dans leur conception du monde, dans leur vérité à eux:

[...] Ainsi, ces autres groupes ethniques du Canada, les Mennonites, les Doukhobors, les Ukrainiens, et même ce petit groupe de Juifs agriculteurs du nord de la Saskatchewan dont je venais d'apprendre l'existence, comment vivaient-ils, comment vivaient-ils, qu'avais-je à apprendre d'eux? [...] (Roy, 1996, p. 25)

On peut comprendre avec quel intérêt Gabrielle Roy – issue elle-même d'un groupe minoritaire sans importance «historique» – aurait lu *Le déclin de l'Occident* au seul regard de cette conception de l'histoire et du temps. Tandis que l'histoire linéaire passe sous silence l'existence de tels groupes, condamnant ceux-ci au passé ou, pire, les privant de présent et d'avenir, l'histoire organique reconnaît à chaque groupe, comme à chaque espèce de plantes ou d'arbres, une valeur intrinsèque; différente mais égale, chacune suit depuis sa naissance jusqu'à sa mort son rythme unique.

Se sentir «dans le présent», c'est-à-dire vivant, c'est une chose à laquelle les minorités n'ont pas souvent l'occasion de goûter au sein d'une société occidentale:

Je devenais heureuse. Je m'apaisais dans l'île où j'étais arrivée le cœur si affolé d'angoisse. Le temps, ce qui nous malmène peut-être le plus, avait cessé de me harceler. J'étais comme coupée de mon passé et pour ainsi dire sans avenir [...] J'étais délivrée. J'étais dans le présent comme mon île portée sur ses eaux [...] (Roy, 1984, p. 228)

Roy fait-elle ici allusion au «pur présent» dans lequel les Anciens vivaient? Il nous semble que oui. Un autre passage, à propos d'une promenade à Bird's Hill (Manitoba), en offre la confirmation:

[...] Sans doute était-ce une ancienne ligne d'eau laissée en arrière par la mer Agassiz [*sic*] des temps immémoriaux, alors que le Manitoba, presque entièrement sous l'eau, n'était encore qu'un songe [...] Peut-être avions-nous vaguement conscience que cette étrange crête de sable, sous nos yeux mêmes, unissait les temps, ceux que l'on dit révolus, ceux à venir, les nouveaux, les anciens, ceux qui persistent, ceux qui bouleversent, ceux que l'on croit morts, ceux que l'on appelle "aujourd'hui", et que tous ces temps en vérité n'étaient qu'une seconde du grand tour d'horloge (Roy, 1996, p. 166).

Tous ces temps contenus en une seule seconde? Pour Roy, tout temps autre que le présent n'a de véritable existence; on les «dit» révolus; on les «croit» morts. Et, si l'on vit véritablement «au présent», de quelle importance seront le passé et l'avenir?

LA MORT COMME TERME ABSOLU À LA VIE

C'est peut-être là l'élément de l'histoire spenglerienne le plus réconfortant pour la romancière devant les historiens du camp «ennemi»¹⁴: peu importe si une culture est en pleine croissance et l'autre en déclin, *toutes sont mortelles*. Voici comment Spengler rend compte de la mort des «plus grandes unités humaines» et, du même coup, assoit une ontologie relativiste du mot «vérité»:

Not only peoples, languages, races and Cultures are transient. In a few centuries from now there will no

more be a Western Culture, no more be German, English or French than there were Romans in the time of Justinien [...] Every thought, faith and science dies as soon as the spirits in whose worlds their "eternal truths" were true and necessary are extinguished (Spengler, 1957, p. 167)¹⁵.

À la différence de la conception traditionnelle de l'histoire donc, celle de Spengler a ceci de particulier qu'elle prévoit non seulement un début mais une fin: l'histoire spenglerienne n'est pas cyclique¹⁶ mais s'achève, s'éteint comme le veut la Nature. Apprivoiser la mort, c'est pour le philosophe allemand comprendre le secret du monde phénoménal (Spengler, 1957, p. 167); pour la romancière, c'était peut-être une façon de vaincre la peur, le désespoir et la solitude de voir disparaître à petit feu les siens. Elle raconte dans *La détresse et l'enchantement* la menace constante d'assimilation ou d'exil qui l'affligeait ainsi que la solution qui s'est imposée:

Il me fit ensuite remarquer que, puisque notre groupe français n'était pas nombreux, mieux valait sans doute ne pas alerter le monstre du fanatisme qui sommeille d'un côté comme de l'autre.

[...] Les minorités ont ceci de tragique, elles doivent être supérieures... ou disparaître... Voyez-vous vous-même, chère enfant, me demanda-t-il, une autre issue à votre sort?

Je fis signe que non (Roy, 1984, p. 85).

On peut se demander si «être supérieur», cela ne voulait pas dire transformer la façon dont on raconte l'histoire. En quoi le récit de l'historien francophone du Manitoba se différencie-t-il de celui de l'historien anglophone du Manitoba? Autrement dit, à supposer que le groupe anglophone du Manitoba, comme le groupe francophone, disparaissait un jour, comment l'historien anglophone ferait-il pour exercer son métier? Du moment où l'on accepte sa propre mort (et celle des siens), les notions de passé et d'avenir deviennent caduques; seul compte le présent. Gabrielle Roy, dans sa sagesse «supérieure» peut-être, a même pondéré la disparition éventuelle – inévitable? – de l'espèce humaine toute entière:

Terre, planète errante dans les parcs incommensurables [...] qu'en sera-t-il de toi, qu'en sera-t-il de nous tous? Disparaîtrons-nous ensemble, un soir, dans un éclat

fugitif, à l'exemple de ces étoiles filantes [...] (Roy, 1996, p. 246)

Pour Spengler, c'est justement une telle méditation sur la mort, c'est-à-dire lorsque l'Homme se rend compte de sa solitude dans l'univers, lorsque la peur toute humaine de la mort se révèle à lui, qui fait naître une pensée «supérieure» dont toute religion, toute enquête scientifique ou toute philosophie serait tributaire (Spengler, 1957, p. 166).

Or, s'il nous est possible de rapprocher la pensée de Spengler avec celle de Roy – à savoir leur insistance sur le relativisme culturel, sur une conception de l'histoire non linéaire et sur une acceptation de la mort comme terme absolu à la vie –, il demeure toutefois difficile d'affirmer une parenté directe, comme il en va d'ailleurs généralement chez la romancière pour toute question d'appartenance ou d'affiliation. D'un autre côté, si la contribution intellectuelle de Roy s'avère entièrement originale, il conviendrait d'en parler, étant donné la méditation sur la mort qu'elle contient, comme d'une pensée «supérieure», c'est-à-dire *philosophique*.

Gabrielle Roy, philosophe?

NOTES

1. Voir la préface du traducteur (Spengler, 1957, p. ix).
2. Roy reconnut avoir du mal à convaincre ses lecteurs de la «réalité»: «[...] Le cocasse, le singulier, l'in vraisemblable m'étaient déjà aussi familiers que l'ordinaire, le banal, le vraisemblable. J'ai même dû apprendre à atténuer des aspects de la réalité dans lesquels je puisais la source de certains de mes récits pour ne pas donner à croire que j'inventais sans vergogne» (Roy, 1996, p. 164).
3. François Ricard, dans la préface du même livre, indique que Roy tenait bel et bien à écrire une autobiographie, mais que celle-ci «ne vise pas tant à la reconstitution historique d'une époque disparue, que, par le souvenir et l'imagination, et surtout par une écriture fortement imprégnée de subjectivité et d'émotion, à la re-création, à la ré-assomation, dans le présent, d'un passé qui ne cesse jamais de prendre forme et de vivre à mesure qu'il est évoqué» (Roy, 1984, p. 8).
4. Il était *Oberlehrer* dans une école secondaire allemande.

5. «ne possédait aucune *mémoire*», dit-il, et existait dans un «pur présent» qui «remplissait la vie d'une intensité qui nous est parfaitement étrangère» (Nous traduisons).
6. D'autant plus que la romancière s'en sert elle-même pour décrire ses préoccupations d'écrivain: voir l'article «Terre des hommes» (Roy, 1996).
7. «Il n'y a pas une peinture, une mathématique, une physique, mais plusieurs, chacune unique et d'une durée limitée [...] tel que chaque espèce de plantes porte une fleur ou un fruit qui lui est propre» (Nous traduisons).
8. *Bonheur d'occasion* est un autre exemple de l'esprit égalitaire de Roy: tandis que le lecteur s'attendrit devant la misère des habitants de Saint-Henri, ses émotions se modèrent lorsque la romancière fait dire à ces derniers des commentaires nettement désobligeants à propos des «Ukariens» (Roy, 1993d, p. 55).
9. «Tout ce qui est vivant se reconnaît à un rythme organique, qui débute à la naissance et qui se poursuit aux stades de la croissance, de la maturité, du déclin et de la mort. Si cela arrive sans exception aux individus, il y a (par analogie) une probabilité inhérente à supposer que ce rythme s'étend aux plus grandes unités de la vie humaine» (Nous traduisons).
10. «ne tient qu'en fermant les yeux devant la multitude des faits» (Nous traduisons).
11. «à partir de tel moment, ce chêne a pris son véritable essor, trouvé son véritable chemin» (Nous traduisons).
12. «l'humanité [...] n'a ni but, ni idée, ni plan. Pas plus que la famille des papillons ou des orchidées. Le terme "humanité" est ou bien une expression zoologique ou bien il est vide de sens» (nous traduisons).
13. Loi manitobaine interdisant aux écoles publiques l'usage de langues autre que l'anglais dans l'enseignement.
14. Les Anglo-Manitobains. Voir Roy (1984, p. 82).
15. «Non seulement les peuples, mais aussi les langues, les races et les cultures le sont. Dans quelques siècles, il n'y aura plus de culture occidentale, plus d'Allemands, d'Anglais ni de Français, pas plus qu'il n'y avait de Romains à l'époque de Justinien [...] Chaque pensée, foi et science meurent aussitôt que les esprits de ces mondes où leur "vérité éternelle" fut vraie et nécessaire seront éteints» (Nous traduisons).
16. Northrop Frye explique que Spengler ne prévoit aucun mécanisme supérieur à l'organisme et donc il n'y peut y avoir de «cycle» dans la conception de l'histoire de celle-ci (Frye, 1976, p. 185).

BIBLIOGRAPHIE

- FRYE, Northrop (1976) *Spiritus Mundi: Essays on Literature, Myth, and Society*, Bloomington, Indiana University Press, 296 p.
- ROY, Gabrielle (1980) «Le Cercle Molière... porte ouverte... », dans *Chapeau bas: réminiscences de la vie théâtrale et musicale du Manitoba français* (première partie), Saint-Boniface, Éditions du Blé, p. 115-124.
- _____ (1984) *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Boréal, 505 p.
- _____ (1988) *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* (suivi de *Ély! Ély! Ély!*), Montréal, Boréal, 122 p.
- _____ (1993a) *Rue Deschambault*, Montréal, Boréal, 265 p.
- _____ (1993b) *La Petite Poule d'Eau*, Montréal, Boréal, 268 p.
- _____ (1993c) *Ces enfants de ma vie*, Montréal, Boréal, 190 p.
- _____ (1993d) *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 413 p.
- _____ (1996) *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Boréal, 255 p.
- SPENGLER, Oswald (1940) *Today and Destiny: Vital Excerpts of the Decline of the West by Oswald Spengler*, New York, Knopf, 364 p. (Arranged by Edwin Dakin)
- _____ (1957) *The Decline of the West* (vol. 1), New York, Knopf. (traduction de Charles Atkinson)